
Aujourd'hui et hier, le cinéma turc : le point de vue d'un amateur

Yves THORAVAL

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/cemoti/151>

DOI : [10.4000/cemoti.151](https://doi.org/10.4000/cemoti.151)

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Yves THORAVAL, « Aujourd'hui et hier, le cinéma turc : le point de vue d'un amateur », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 22 | 1996, mis en ligne le 04 mars 2005, consulté le 23 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.151>

Ce document a été généré automatiquement le 23 octobre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Aujourd'hui et hier, le cinéma turc : le point de vue d'un amateur

Yves THORAVAL

- 1 Le très professionnel Festival International du film d'Istanbul a eu 15 ans cette année. Poumon pour le film d'auteur turc et fenêtre sur les cinémas du monde (cette année 180 films de 40 pays, 150 000 spectateurs, hôtes d'honneur Antonioni et Robert Wise), il est parrainé par la Bourse d'Istanbul et la firme pharmaceutique Eczacibasi, un gage d'autonomie face à d'éventuelles pressions d'une municipalité depuis plus de deux ans "islamiste". Que nous montre le cinéma turc en 1996, l'année même où Paris fut l'hôte de la plus ambitieuse rétrospective du cinéma turc (1935-1996) jamais réalisée (Centre Pompidou) ?²

Cinéma turc d'aujourd'hui Trois femmes et une coopérative

- 2 Le cinéma turc est dans une passe critique : fin des financements étatiques pour cause de crise économique, des écrans nationaux quasi hors d'atteinte, monopolisés par une distribution à 95% contrôlée par les "majors" américains, un public captivé par les films hollywoodiens (90% des films projetés) etc. Bilan : 15 fictions seulement réalisées en 1995, dont deux par des collectifs d'auteurs. Dans le Panorama turc 96, ce sont trois réalisatrices qui se distinguaient. D'abord Tomris Giritlioglu (Grand Prix 1996) dont le 4e film, "Le 80e pas" (*80. Adim*), est le plus intéressant grâce à un scénario crédible : c'est la reconstitution policière de l'itinéraire de Korkut, orphelin livré à lui-même puis militant et prisonnier politique torturé pendant la dictature militaire des années 80 après avoir été rapatrié *manu militari* d'Extrême-Orient où il s'était enfui en travaillant sur un cargo. Sorti de prison, il doit régler ses comptes : avec ses anciens amis -le meilleur d'entre eux, rendu fou de jalousie en prison par le courage de Korkut qui ne craqua jamais face à ses tortionnaires- et pour s'acquitter d'une promesse faite à un marin contagieux que le tirage au sort l'a contraint à tuer sur son cargo. La tentative haletante de récupérer son passé par ce loup solitaire s'achève par son assassinat par ses anciens amis. De Canan Gerede, *Robert Movie*^{**3} fut projeté à Cannes en 1991. Son deuxième long métrage, "L'Amour plus froid que la mort" (*Ask ölümünden soguktur*^{**}) est l'illustration plutôt osée dans le contexte turc de la vie d'une belle chanteuse tzigane de

cabaret des années 60' -Bilge, qui a réellement existé, spécialiste de la belle et sirupeuse chanson "arabesk", que la réalisatrice transforme finalement en chanteuse de rock d'aujourd'hui. Sa mort est violente, à l'image de sa vie et du rapport sado-machiste qui la liait à son ex-mari, lequel la poignarde en plein concert. C'est également une parabole de la brutalité courante des rapports entre hommes et femmes dans la Turquie actuelle. Enfin, le premier film de Biket Ilhan, "L'Homme dans la rue" (*Sokaktaki Adam***), marqué par la nostalgie de retrouver l'esprit de l'Istanbul des années 50, est un essai à demi réussi -le jeu d'acteurs est faible- pour camper Hasan, un anti-héros étranger à tout et rongé par l'ennui de vivre. Il se lance dans la contrebande face à des requins plus malins que lui, se dissout dans un érotisme effréné avec une poule de luxe avant de retrouver l'amour de sa jeunesse. "Looser" volontaire, il refuse cette chance de rédemption et va volontairement à la mort, poignardé dans une ruelle en s'interposant dans une rixe qui ne le concernait pas... Pour pallier l'absence de fonds publics en faveur du cinéma, les plus brillants réalisateurs turcs actuels, sous l'impulsion en particulier d'Ömer Kavur, ont réalisé en "coopérative" deux séries de cinq courtes fictions chacune (20-25 mn, 1995) sur un thème "fédérateur". "Tout ce qui n'a pas été dit sur l'amour" (*Ask Üzerine söylenmemis her sey*) et "Amours avec gravité" (*Yerçekimli Asklar*). Trois de ces films courts tranchent par leur maestria. D'abord celui de Kavur, "Rencontre" (*Bulusma*), intenses et délicates retrouvailles, après la mort de Selçuk, de deux amies d'enfance qui furent successivement ses épouses passionnées. "Rose et Adam" (*Gül ve Adem***), du jeune Parish Pirasan, relate la mésaventure de Gül, une diplômée libre-penseuse au physique ingrat, affligée d'une jambe de bois et recluse volontaire chez sa mère à la campagne. Un jour, un jeune "hafez" (celui qui connaît le Coran par coeur) itinérant vient sacrifier un mouton à la suite d'un voeu de sa mère : d'emblée, Gül subodore en lui le cagôt hypocrite. Le jeune homme réussit à se faire emmener par elle dans un lieu écarté et ses paroles amoureuses vont faire succomber la jeune femme... lorsqu'il lui fauche sa prothèse et la laisse en plan sur une bordée de vérités bien assénées quant à la morgue bourgeoise ! Ce petit "Decameron" cruel *alla turca* devrait trouver le chemin des festivals. Il en est de même pour "Dites-lui que je l'aime" (*Ona Sevdigimi Söyle*), du déjà classique Memduh Ün -voir son délicieux "Trois Copains" (*Üç Arkadas 1958***). Le film s'ouvre sur l'arrivée à l'aéroport d'Istanbul d'un jeune Anatolien émigré en Allemagne, rappelé d'urgence par un conseil de famille. Presque silencieux, ce film bien maîtrisé se dévoile à l'aide presque exclusive de plans et d'objets, comme le pistolet déposé dans sa chambre, symbole de vendetta à venir (sujet de nombreux films turcs et une pratique encore très actuelle). Lorsque le "héros" se rend dans un bordel en ville et réclame une certaine pensionnaire, le suspens demeure sur ses motivations. Dans la chambre, c'est la jeune femme qui dévoile le fond de l'affaire au spectateur. Délaissée peu après son mariage par son mari parti émigrer, persécutée par sa belle famille, elle s'est enfuie et est devenue une prostituée. Connaissant la coutume, elle est prête à mourir. Mais son mari refuse de la tuer -risquant d'être exécuté par son clan pour "deshonneur"- et il part en laissant son alliance à la tenancière, prononçant quasiment ses seules paroles, celles mêmes qui donnent son titre au film...

80 ans de cinéma turc en 110 films

3 Centre Pompidou

Préhistoire et "âge d'or" des "classiques"

4 C'est en 1897 que le "Cinématographe" Lumière est montré en public à Istanbul, capitale de l'empire ottoman. L'occupation de la Turquie (qui produit quelques fictions

en 1917-1919) par les puissances victorieuses de la 1ère Guerre mondiale, reporte le (lent) démarrage du cinéma "national" à 1923, lorsque Mustafa Kemal proclame la république après une dure guerre de libération nationale. Homme de théâtre et "pionnier" du cinéma, Muhsin Ertugrul va dominer l'écran pendant 20 ans, avec entre autres des films plutôt déclamatoires comme "Aysel, fille du marécage" (*Batakli damin kizi Aysel*, 1935**) et "Victime de la volupté" (*Sehvet Kurbani*, 1940**), avec la sublime actrice Cahide Sonku. Il réalise le premier "parlant" turc en 1931, "Dans les rues d'Istanbul" (*Istanbul Sokaklarinda*) et son dernier film, "La Tisserande" (*Halici kiz*, 1953), sera le premier film turc en couleur. Malgré la censure, l'"âge d'or" des années 50-75 marque l'essor d'un cinéma "néoréaliste" à connotation justicialiste et "agraire", ainsi que du mélodrame, de la comédie et du film patriotique ("kémaliste"), comme cette curiosité du cinéma turc des débuts, "Fato, l'indépendance ou la mort" (*Fato, ya Istiklal, ya Ölüm*, 51**) de Turgut Demirag qui paraît lourd et "kitsch" aujourd'hui. Dans cette veine "patriotique", "L'Ennemi a bloqué les routes" (*Düsman Yollari Kesti*, 1959**) est beaucoup plus crédible. Une autre curiosité historique est le film "policier" à la Louis Feuillade -merveilleusement théâtral-, *Yilmaz Ali* (1940) de Faruk Kenç. Mais la prédilection du cinéma turc semble -à l'instar d'un puissant romancier comme Yachar Kemal- aller aux histoires de brigands d'honneur. Plusieurs réalisateurs de cette période se détachent, devenus maintenant des "classiques". Lüfti Ömer Akad d'abord (49 films à son actif), avec "Frappez la putain" (*Vurun kahpeye*, 1949**), un film passablement naïf sur une institutrice de village en butte à la haine des milieux musulmans fanatiques lors de la guerre d'Indépendance, avant "Au Nom de la Loi" (*Kanun Namina*, 1952**), entre "mélo" social et policier marqué d'un "réalisme poétique" à la Marcel Carné, qui signe la préoccupation du réalisateur pour les mutations sociales de son époque. Représentative est également sa "trilogie anatolienne" de bandits d'honneur et de vendettas illustrée dans la rétrospective par "Le Mouchoir blanc" (*Beyaz Mendil*, 55**), et "La légende du Mouton noir" (*Kizilirmak Karakoyun*, 67**) adapté de Nâzım Hikmet. En 1968, il signe une délicieuse histoire d'amour, "Ma Bien-aimée publique" (*Vesikali Yarim***) sur un maraîcher naïf et droit qui s'éprend d'une entraîneuse de cabaret, la sublime Türkan Soray, jusqu'aujourd'hui l'actrice mythique du 7e Art turc, avant de revenir à sa femme légitime. Suivent trois films fraternels sur les traumatismes des paysans immigrés en ville avec "La Bru" (*Gelin*, 73**), "La Noce" (*Düğün*, 75) et "La Dette" (*Diyet*, 75). Signalons au passage que l'un des films turcs les plus forts sur l'exode rural est, excellemment interprété par des acteurs comme Fikret Hakan et Erol Tas, "La Route sans fin" (*Bitmeyen Yol*, 65**) de Duygu Sagioglu, sur six jeunes chômeurs anatoliens partis à Istanbul pour tenter de survivre et qui ne trouveront qu'humiliations, désillusions et délinquance. De l'autre "classique" de cette période, Metin Erksan, il faut avant tout retenir, en dehors d'une belle histoire de bandits d'honneur, "Le Héros des 9 montagnes" (*Dokuz Dagın Efesi*, 1958**), "La Vengeance des serpents" (*Yılanların Öcü*, 1962**) dont l'humour ne cache pas les abus de pouvoir des petits aghas de village et, plus encore, le magnifique "Un été sans eau" (*Susuz Yaz*, 1963**) une tragique illustration de la sécheresse et des conflits nés du rationnement des eaux d'irrigation entre les paysans. Ce film remporte l'"Ours d'Or" à Berlin (1964), 1ère distinction internationale majeure pour le cinéma turc. Avec "Le Puits" (*Kuyu*, 1968**), Erksan réalise un chef d'oeuvre, axé sur le désir irrépressible d'un "macho" campagnard pour une fille qui le repousse, tout en étant fascinée par un rapport masochiste ambigü, une histoire qui se termine par un meurtre et un suicide. Un autre réalisateur important de la période, Süreyya Duru, était représenté dans ce

panorama par un film emblématique de son oeuvre : *Bedrana* (1974**), la superbe histoire d'un berger qui s'enfuit avec sa bien-aimée, laquelle est blessée par un homme qui tente de la violer : cette "faute" supposée la condamne à mort aux yeux du village... C'est aussi l'"ère du cinéma national (d'auteur)", longtemps marginalisé par le cinéma commercial prend son essor : la production atteint 80 fictions en 1958, 230 en 1969, 300 en 1972 ! D'abord Halit Refig, auteur de "Les Oiseaux de l'exil" (*Gurbet Kuslari*, 1964**), première réalisation consacrée à l'exode rural à travers l'histoire d'une famille anatolienne happée par le "mirage" d'Istanbul, sorte de *remake* moins réussi de "Rocco et ses Frères" de L. Visconti, avant un charmant film pseudo-historique sur la fin de l'empire ottoman, "Quatre Femmes au harem" (*Haremde Dört Kadın*, 1965**).

Période contemporaine

- 5 Le fin Atif Yılmaz toujours prolifique (150 fictions) aborde des genres et des thèmes divers, fréquemment à l'écoute des femmes et des relations amoureuses. Il est l'auteur du merveilleux "Ah, la belle Istanbul" (*Ah güzel Istanbul*, 1966**), un prétexte pour montrer la beauté et l'humanité de la métropole du Bosphore de cette époque à travers la rencontre d'un vieux monsieur digne et nostalgique et d'une pulpeuse provinciale "émigrée" à Istanbul ambitionnant d'abord d'être actrice et se rabattant, faute de mieux, sur le métier d'entraîneuse. Il tourne ensuite entre autre un film grave et dérangeant, "Le Sacrifice" (*Adak*, 1979**), basé sur un fait divers des années 60, entrelardé de trop d'interviews vrais ou faux, de l'époque, sur l'assassinat par un paysan misérable et très pieux de son deuxième petit garçon, à la suite d'une grave injustice subie par lui et dans l'obsession, salvatrice à ses yeux, de reproduire le sacrifice d'Ismaël par Abraham, mais dans un accomplissement prévu ni par la Bible, ni par le Coran. Dans un tout autre registre, est "Une Goutte d'amour" (*Bir Yudum Sevgi*, 1984**), avec un acteur apprécié aujourd'hui, Kadir Inanir, sur l'émancipation d'une femme simple dégoûtée par un mari sale et alcoolique : elle s'embauche dans une usine où elle trouve le grand amour dans la personne d'un collègue, devant se battre là encore, mais contre les mauvaises langues et la bonne conscience. En 1985, il sort "Prénom (*Adi*) *Vasfiye*"** (1985), un regard sensible, tragique et humoristique à la fois, sur l'itinéraire d'une femme "libre" telle qu'elle est vue mais plusieurs hommes qui l'ont aimée.
- 6 Mais c'est Yılmaz Güney, militant politique kurde, acteur, scénariste et cinéaste à la personnalité complexe, très populaire en Turquie, qui domine longtemps l'écran, au risque d'occulter d'autres talents. Cet acteur qui a joué dans une centaine de films en Turquie, certains constituant de véritables "westerns anatoliens", l'influence du cinéma populaire américain est nettement décelable, est le chantre et l'interprète de l'espoir et de la révolte de hors-la-loi justiciers, du tragique et poignant "*Seyyit Han*"** (1968), un hors-la-loi revient pour voir que sa bien-aimée est mariée à un autre et tous les deux en mourront, au "Mur" (*Duvar*, 1983), une pesante allégorie sur les violences policières en Turquie, contre les Kurdes en particulier, réalisé en France où, exilé, il meurt d'un cancer en 1984. Son inoubliable "L'Espoir" (*Umut*, 1970**) où un pauvre entre les pauvres devient fou à la recherche d'un trésor mythique, fit le tour du monde, "Elegie" (*Agit*, 1971**), un chef de brigands blessé est soigné par une belle infirmière mais ne survit pas à la police et "Camarade" (*Arkadas*, 1974**), sur la prise de conscience par deux anciens camarades que leurs idéaux politiques sont irrémédiablement opposés, incarnent le cinéma turc à l'étranger pendant 25 ans. Emprisonné, il écrit le scénario et cosigne l'admirable "La Permission" (*Yol*, 1982**), Palme d'Or ex-aequo à Cannes en 1982) réalisé par Serif Gören, un des plus solides talents turcs d'aujourd'hui, qui a entre

autre signé "Le Remède" (*Derman*, 1983**) sur la vie d'un village perdu dans les neiges vu par une sage-femme de la ville. De Gören, le *remake* "modernisé" de "La Vengeance des Serpents", nombre de légendes anatoliennes tournent autour de ce reptile, est moins convaincant que le film homonyme de Metin Erksan. L'un des plus célèbres films turcs de ces années-là, "Le Troupeau" (*Sürü*, 1978**) ainsi que "L'Ennemi" (*Düşman*, 1980**), sont filmés selon les directives de Yılmaz Güney par Zeki Ökten. Ce dernier réalise entre autre "Le Lutteur" (*Pehlivan*, 1984**), avec le grand acteur Tarik Akan, où il montre les espoirs d'un athlète pauvre qui veut devenir champion de lutte turque, avant de se trouver confronté à la malhonnêteté du milieu. C'est aussi une interrogation sur une culture coincée entre tradition et modernité.

Un renouveau

- 7 Gören et Ökten font partie des cinéastes qui revivifient les thèmes et le langage cinématographiques turcs, ainsi que d'autres "quadras". Le très doué Ömer Kavur d'abord, avec "Eminé, couche-toi là" (*Yatik Emine*, 1974**) sur une prostituée exilée dans un village au temps de l'empire ottoman et qui enflamme les hommes et finit par mourir de désespoir. Ensuite, il réalise l'un des films les plus crédibles sur l'enfance abandonnée, "Les Gamins d'Istanbul" (*Yusuf ile Kenan*, 1979**). Son "Hôtel Mère-Patrie" (*Anayurt Oteli*, 1986**) est une puissante radioscopie allégorique de la Turquie contemporaine qui fit grand bruit dans le pays. Son plus beau film, et l'un des plus intéressants du cinéma turc récent, est "Visage secret" (*Gizli Yüz*, 1991**). Choissant la trame du soufisme dans la lignée des poètes mystiques persans Farid Uddin Attar (XIIe s.) et de Djâlal Eddin Roumi, ce dernier installé à Konya en Anatolie (XIIe s.), c'est une magnifique quête initiatique de l'amour, charnel et mystique, située aujourd'hui. Ensuite Basar Sabuncu, un homme de théâtre raffiné et politisé, dont "Cuisine de riches" (*Zengin Mutfagi*, 1988**) est un violent huis-clos allégorique de la Turquie des années 80' placée entre deux "alternatives" -dictature militaire et/ou dérives gauchistes et terroristes?- avant un autre splendide psychodrame, tiré de Nazim Hikmet, "Le Passage" (*Yolcu*, 1993**) sur deux hommes et une femme bloqués par la neige en Anatolie durant la guerre d'indépendance. Partagé entre film politique et surréaliste, Ali Özgentürk a d'abord réalisé *Hazal* (1980**) un magnifique drame "agraire" et féodal qui fit date, avec la plus grande actrice du cinéma turc, également réalisatrice, la très belle Turkan Soray, puis "Cheval, mon cheval" (*At*, 1982**) sur les espoirs brisés d'un père émigré de la campagne en ville pour donner un sort meilleur à son fils. Un autre réalisateur personnel est Erden Kiral, dont "Une Saison à Hakkari" (*Hakkâri' de bir mevsim*, 1983**), Ours d'Argent à Berlin, relate la découverte par un instituteur citadin de la vie rude d'un hameau montagnard kurde oublié de tous. L'année suivante, "Le Miroir" (*Ayna***) est un film quasi-muet et envoûtant, avec une remarquable prestation de l'actrice Nur Sürer, relatant le drame d'un jeune couple rural d'une grande pauvreté, dont le mari tue le fils de l'agha qui courtise sa femme et enterre son cadavre dans la pièce unique de leur mesure. Des hallucinations puis la folie s'emparent progressivement de la jeune femme et on soupçonne que son mari s'engage sur la même voie... Son plus récent long métrage, "L'Exil Bleu" (*Mavi Sürgün*, 1993**) est adapté du célèbre roman autobiographique d'avant-guerre de Cevdet Sakir, "Le Pêcheur d'Halicarnasse". C'est le voyage intérieur un peu "papier glacé" d'un journaliste exilé par les autorités kémalistes pour un article critique. Il faut également citer Tevfik Baser, qui vit en Allemagne, auteur de films puissants sur l'émigration turque : "40 m² d'Allemagne" (40 m² Almanya, 1986**), les 40 m² d'appartement qui seront le seul horizon de la jeune femme récemment émigrée d'Anatolie pour rejoindre

son mari, ouvrier en Allemagne, avant "Adieu au faux paradis" (*Yanlis Cennete elveda*, 1989**), avec la belle Zühal Olcay, dont l'horizon "allemand" est plus restreint encore puisqu'elle est en prison pour le meurtre d'un mari brutal. Mais elle sait que lorsqu'on l'extradera en Turquie, son beau-frère l'attendra pour venger le meurtre. Dans "Au Revoir étrangère" (*Elveda yabanci*, 1991**), Baser explore la difficile communication entre deux amants, un Turc et une Allemande. Dans "Deux Etrangers" (*İki Yabancı*, 1991**) ce thème des rapports sentimentaux conflictuels entre un Turc et une étrangère est également exploré en 1991 par le "vétérain" Halit Refig. Signalons que si le musicien devenu réalisateur Zülfü Livaneli donne une assez piètre adaptation du roman homonyme de Yachar Kemal, "Terre de fer, ciel de cuivre" (*Yer Demir Gök Bakir*, 1987**), il avait réalisé en 1980 l'un des films les plus convaincants sur la dictature des années 60', puis 80', avec "Le Brouillard" (*Sis*).

- 8 Des réalisateurs déjà chevronnés comme Yusuf Kurçenli, Tunç Basaran, Yavuz Özkan, et Memduh Ün, (voir son délicieux "Trois copains" (*Üç Arkadas*, 1958**)), figuraient également dans cette rétrospective, ainsi que de nouveaux talents. Tout particulièrement l'inégal wunderkind Orhan Oguz, dont le premier film "Malgré tout" (*Herseye Ragmen*, 1987**), sélectionné à Cannes l'année suivante est un film fort, pudique et sobre sur un jeune homme secret qui, sorti de prison, trouve un emploi comme chauffeur de corbillard. Perdu dans un Istanbul immense et grouillant de monde, peu communicatif, il se prend d'affection pour le petit garçon d'une jeune femme désemparée, rencontrée par hasard. Mais celle-ci, disparaît, en lui laissant son gosse. Son "Siffle si tu reviens" (*Dönersen islik çal*, 1993**) a un parfum de scandale dans son exploration de l'*underground* d'un Beyoglu en voie de "réhabilitation" immobilière à travers l'étrange amitié entre un barman nain et un travesti professionnel (un type de personnage qui semble fasciner les réalisateurs turcs ces dernières années).
- 9 Parmi les jeunes auteurs d'un seul film à ce jour, deux au moins sont prometteurs, s'ils parviennent à trouver des producteurs. D'abord Fehmi Yasar, dont "Coeur de Verre" (*Camdan Kalp*, 1990**) se veut une prise de conscience de la violence sociale qui s'est installée dans la vie turque, entre hommes et femmes en particulier, par le biais d'un "chaos filmique" (selon son expression) tragi-comique. Et ceci à travers les tribulations d'un intellectuel istanbouliote sans histoire (l'excellent acteur de théâtre et de cinéma Genco Erkal) malgré lui entraîné dans les démêlés conjugaux et tribaux de sa femme de ménage issue d'un bidonville : deux univers hermétiques. L'auteur veut dénoncer l'archaïsme et le féodalisme (y compris au Kurdistan où le "héros" se trouve entraîné), qui pour lui caractérisent les rapports humains et sociaux en Turquie. Le candide héros involontaire de cette histoire périra sauvagement assassiné dans la périphérie d'Istanbul... Dans "Bloc "C" (*Blok "C"*, 1993**) réalisé avec peu de moyens, le jeune Zeki Demirkubuz donne une convaincante peinture du "bovarysme" aigu d'une jeune femme habitant une cité d'immeubles de la périphérie bourgeoise d'Istanbul, qui l'entraîne progressivement dans la nymphomanie et une dérive croissante d'absence à soi-même. Citons encore Kutlug Ataman ("Dans des eaux obscures", *Karanlık sular*, 1994**) et la réalisatrice Yesim Ustaoglu ("Trace", *İz*, 1994**).

NOTES

1. Sur le cinéma turc actuel, cf. Y. Thoraval, *L'Avant-Scène*, juillet 1993, juillet 1995, mai-juin 1996 et *Le Monde*, 13 avril 1991, 11 juillet 1993, 23 avril 1995.
 2. Dirigé par Mehmet Basutçu et publié à cette occasion, *Le Cinéma Turc* fournit l'ouvrage le plus complet à ce jour dans une langue occidentale sur le sujet, ainsi qu'une intéressante exploration de l'histoire turque contemporaine à travers le cinéma (Ed. Centre Pompidou, 288 p., ill., 280 francs).
 3. ** : Film figurant dans la rétrospective, 3 projections chacun. Centre Pompidou : (17 avr.-15 oct. 1996).
-

RÉSUMÉS

Le cinéma est apparu à Istanbul en 1897 mais il n'a vraiment démarré qu'en 1929 avec le grand Muhsin Ertuğrul. Depuis, le cinéma turc a abordé tous les genres (comédie, film 'noir', historique, 'néoréaliste', politique, films d'auteur), dont l'âge d'or des années 1950-75 fut illustré par des réalisateurs marquants aussi différents que Lütfi Ömer Akad, Metin Erksan, Süreyya Duru, Halit Refig, avant le proluxe Atıf Yılmaz et le célèbre Yılmaz Güney, kurde et proche du communisme, régulièrement emprisonné. La prospère industrie destinée au seul public local quasiment sans débouchés extérieurs- produisit entre 200 et 300 fictions dans les années 60-70. Mais un intéressant cinéma d'auteur a percé depuis 1980, sans diffusion ni moyens financiers à la hauteur de sa valeur et de ses ambitions.